

Huguette Hérin-Travers

La modestie du monde

roman

ROUERGUE

Extrait de la publication

Présentation

La Broussaie fut naguère une ferme de belle prestance et de bon rapport. Un homme y est mort, après la Première Guerre mondiale, des suites des blessures reçues au front. Dans un grand tourment, une jeune bonne y a mis au monde une enfant sans père. Plus tard, une patronne avisée et tenace y a fait revenir cette fillette, Yvonne, lui donnant son fils et la Broussaie en destin. Aujourd'hui, Yvonne est une femme âgée, dont la meilleure distraction est la construction d'une autoroute, à quelques pas, qui lui fait la grâce d'éloigner un peu les terreurs de la nuit.

Le temps est venu de dénouer la farouche tension d'une vie, hantée par les ombres de la guerre, quand les Allemands vinrent prendre les chevaux puis, lors d'un jour terrible, l'institutrice aimée qui ne reviendra pas. Le temps est venu de trouver le repos que son petit-fils vint chercher auprès d'elle, emmenant dans sa fugue sa sœur cadette et son tout petit frère. Une dernière fois Yvonne met ses affaires en ordre. Une ferme sans terre n'est plus une ferme et jamais la Broussaie ne retrouvera sa beauté passée. Au moins, Yvonne permettra à ses enfants, à ses petits-enfants de s'en défaire. Il n'aurait pas été juste de donner tant de peine en héritage. Alors ses secrets, elle les emportera.

Dans ce roman d'une vie, Huguette Hérin-Travers nous éblouit dans sa capacité à saisir les mouvements d'une existence construite dans une opiniâtre recherche d'humanité.

Huguette Hérin-Travers

Née en 1939, professeur de lettres, élue à plusieurs reprises au conseil municipal du Mans et au conseil régional des Pays de la Loire, Huguette Hérin-Travers s'est engagée tardivement dans l'écriture. Elle a d'abord écrit de la poésie, avant de publier deux romans aux Éditions Cénomane: *Coquelicots Varsovie* (2007), *Les Voies rouillées* (2010).

Du même auteur

Romans

Coquelicots Varsovie, Éditions Cénomane, 2007

Les Voies rouillées, Éditions Cénomane, 2010

Poésie

Incrustations, Éditions Donner à voir, 1993

Aux calendes bleues, Éditions Donner à voir, 1994

Le Feu indigo, Éditions Donner à voir, 1996

Le Blues du pain, Éditions Donner à voir, 2002

© Éditions du Rouergue, 2013

www.lerouergue.com

ISBN : 978-2-8126-0545-1

Huguette Hérin-Travers

La modestie du monde

roman

ROUERGUE

Extrait de la publication

*À Charlotte et Charles,
mes parents nourriciers
À Béatrice, ma mère*

*... Les arbres étendent l'ombre. On n'entend que leur voix.
Le feu s'éteint. Trop loin pour qu'on s'arrête.
Il ne passera plus personne. La campagne est muette...*

*... Une foule irréaliste s'engouffre sur le trottoir d'en face,
au milieu des reflets du mur trempé de pluie
que suivent les personnages imaginaires des affiches.*

Pierre Reverdy, La Balle au bond.

*L'enracinement est peut-être le besoin le plus important
et le plus méconnu de l'âme humaine.
C'est un des plus difficiles à définir.
Un être humain a une racine par sa participation réelle,
active et naturelle à l'existence d'une collectivité
qui conserve vivants certains trésors du passé
et certains pressentiments d'avenir...*

*Simone Weil, L'Enracinement.
Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain.*

1

Nos tilleuls au bord du gouffre (avril 2003 – décembre 2005)

À l'ultime tremblement de la cloche, elle sait déjà qu'il est six heures sans avoir vraiment entendu le départ du carillon de l'église ; il y a bien longtemps qu'Yvonne ne ferme plus les volets de sa chambre, la couleur du ciel lui suffit pour confirmer sa première intuition. Elle entend moins bien qu'avant, c'est sûr, mais elle ne peut pas se plaindre ; la nuit, par exemple, lorsqu'elle parvient à saisir – comme au vol – les sons lointains et familiers qu'elle nomme la semence des heures, elle se sent chez elle et encore un peu reliée au village. Il n'existe pas de nuit dans l'emprise totale du noir et du silence absolus ; parce qu'il suffit d'un cri de fouine, de la lancée d'une bourrasque dans les trois pins du Clos des Paillis pour entamer l'épaisseur des ténèbres ; dans un halo s'inscrit un vague chemin suspendu et Yvonne peut aller à la rencontre d'un court sommeil. Tout ne va donc pas si mal ; mais elle s'insurge de cette tendance, à céder à la somnolence au petit matin. Elle voit cela comme un affaiblissement de volonté qui ne lui convient pas du tout. Elle doit se dépêcher.

Les pensées d'Yvonne ne relèvent d'aucune tristesse particulière ; son entrée dans la grande vieillesse est celle du lot commun. Elle reste attentive au mouvement du monde et, par exemple, ici même, depuis le début du mois, quelque chose fait plus que l'émouvoir : les travaux de l'autoroute interrompus depuis plusieurs années vont cette fois être réamorçés. Un événement qui a suscité et suscite encore bien des débats, sauf que tout s'est encore décidé sans les premiers intéressés. En tout cas, c'est le point de vue d'Yvonne. Elle ne discute pas le fait d'aller dans la journée de Calais à Bayonne, et en moins d'une heure du Mans à Tours, ni que la circulation sur la nationale et la traversée des villages soient moins dangereuses. Non, bien sûr, mais elle s'emporte à propos de l'incurie des autorités qui a permis que le chantier soit abandonné pendant au moins cinq ans, et du gâchis que cela a entraîné, forcément ; toute cette affaire à cause d'un insecte, une sorte de coléoptère appelé *pique-prune*. Il ne faut – normalement – pas tant d'années et tant de procès pour régler la circulation et le sauvetage de ces bestioles. *Pique-prune* ou non, les arbres finissent bien par pourrir et tomber.

Pendant des années, donc, Yvonne s'est demandé si les travaux reprendraient véritablement. Enfin, les entrepreneurs ont accepté de déplacer, sous haute protection, des troncs pourrissants de châtaigniers avec leurs larves. Un drôle de chantier. Il faudra s'y faire. L'autoroute va continuer à bouleverser le paysage et les mentalités, c'est certain. Pour Yvonne, elle va surtout mettre un terme à l'intégrité même de sa ferme. La maison de la Broussaie, les murs, la cour, les hangars ne seront certes pas dévastés, écrasés par les bulldozers. N'empêche, la ferme coupée du principal de ses terres est fichue. *Fichue*.

À la radio, et une fois à la télévision, il en a été question. Personne n'ignore plus que le chantier va redémarrer en deux endroits distincts et la jonction se fera à quelques kilomètres du village de Bercelles. Ils veulent mettre les bouchées doubles pour tenter de colmater la longue interruption. Yvonne regarde le calendrier des Postes ; de l'index, elle suit sur la carte du département, dans la double page centrale une ligne toute droite et toute bête. Il faudrait qu'elle se renseigne mieux. Normalement, selon leurs mots, *la Broussaie reste en bordure raisonnable du tracé*. Ils ont pourtant proposé une grosse indemnisation à la ferme des Blanchard juste à deux cents mètres, et en ligne droite, à la même distance de la trouée. Alors, leurs raisons sont bien obscures. D'après leurs calculs, la Broussaie n'est plus trop près de l'entaille, donc pas d'expropriation, pas de compensation, sauf pour une parcelle de bois et à un prix dérisoire. Yvonne se répète sa silencieuse plainte : *la ferme est fichue quand même*.

Il faut savoir rester à sa place. Ne pas vivre dans les reproches. Yvonne a compris depuis longtemps qu'aucun de ses descendants ne reprendra ses terres. Sa fierté est d'avoir énergiquement refusé la vente des plus belles pièces. Elle ne peut que regretter ce mauvais calcul, car les voilà promises à l'abandon de part et d'autre de la tranchée. Il ne sera plus jamais question de les réunir. Ce qui lui fait le plus de peine, c'est que, bientôt, le chemin direct de la ferme au village sera lui aussi coupé net. Yvonne dit que cela s'appelle une mutilation.

Quand il ne vous reste que peu d'années à vivre, on doit faire attention, ne pas donner l'impression d'être plus fatigué qu'on ne l'est réellement ; Yvonne redoute les visites inopinées de sa fille. C'est de plus en plus souvent ; on dirait qu'elle le fait exprès. Lucie s'arrête, en passant, une heure ou quelques

minutes au hasard des jours, deux ou trois fois par semaine, mais elle vient manger avec sa mère tous les samedis midi. Au fond, Yvonne ne s'étonne pas du souci qu'elle peut causer à sa fille. Oui, la patronne de la Broussaie a bien le droit d'être fatiguée ; dans les livres, plutôt que fatiguée, c'est désespérée qui serait écrit. Les personnages de romans l'agacent souvent quand ils portent une sorte de détresse en eux, alors qu'ils ne semblent pas avoir vécu les horreurs de la guerre. Et Yvonne peut s'en offusquer, car elle n'a rien perdu de ces années noires qui lui ont fait comprendre et toucher ce que peut être le désespoir absolu. C'est de cela aussi dont elle a un peu instruit Lucie ; les garçons ont semblé plus distants sur ses récits et ses explications. Peut-être que l'oubli vient trop vite.

De belles années auront été ainsi enserrées dans les temps les plus sombres. Après, la vie ne palpète plus pareil, mais elle palpète. Peu à peu des semblants de bonheurs, des moments heureux reviennent. C'est comme le beau temps qu'on n'attendait plus. Yvonne poursuit ses réflexions sur la déraison de se croire au bout de tout, alors que le printemps est vraiment là, que son dernier fils, François-René compte sur elle ; que son aîné Jean-Louis – celui qui a si bien réussi, vient de lui écrire qu'elle doit l'attendre pour Pâques. C'est bientôt.

Voilà, Yvonne fait le tour de ses grandes richesses, comme elle dit, en parlant de ses enfants et retient encore un peu le moment de penser à Serge. Serge, *dit* Ronny, son petit-fils dont elle espère la venue avec une sorte de passion enfiévrée – qui se doit de rester secrète, donc parfaitement invisible à l'extérieur. Bien sûr, et c'est un rappel douloureux, elle n'oublie pas les deux autres enfants de François-René, Jennifer et le petit Jason. Lucie, elle, conseillère financière à la Poste a adopté deux petites Vietnamiennes qui sont peu venues à la Broussaie. Après leurs

études supérieures, elles sont reparties là-bas. Chaque année, Yvonne reçoit d'elles un petit colis de choses délicates. Lucie est fière et dit que c'est une adoption réussie.

Elle n'a pas d'heures spécialement dédiées pour ainsi passer son monde en revue. Yvonne réfléchit volontiers sur ce qu'elle n'a pas aussi bien réalisé que possible. On peut avoir aimé ses enfants, il y a quelque chose qui vous dit que cela aurait pu être d'une meilleure manière. Ce n'est même pas discutabile ; tellement au cours de leur enfance elle a été prise dans les affres de l'Histoire : l'Occupation, la Résistance et, en même temps et toujours, l'épuisant travail à la ferme. Ce qui est difficile pour Yvonne, c'est de mettre en regard sa vie de paysanne, de femme quelconque et l'immense exaltation que lui ont apportée la fréquentation, l'amitié de madame Rachel Charles, l'institutrice du village qui lui a révélé qu'une si ardente forme d'amitié pouvait exister. Une histoire impossible à raconter à ses enfants. Elle a souvent hésité à leur demander ce qu'ils avaient pensé de ces temps d'absence, ou de distance qu'elle leur avait imposés et s'ils en avaient souffert. Maintenant, il est trop tard. Elle observe leurs regards stupéfaits, quand elle leur parle de ses petits-enfants – sans spécialement mentionner Serge. Comme ils sont troublants, ces feux d'affection qui paraissent vous rendre plus nécessaire au monde – au moment où il faut penser sérieusement à le quitter.

Yvonne admet qu'il y a du vrai dans la réputation qui lui est faite. Oui, femme dure, peu aimable, et alors. Bien sûr que sa relation avec madame Charles, qui a beaucoup surpris au village, l'a isolée des autres, de ses voisins en particulier. Comme si la ferveur dans l'amitié était une marque de prétention, une mésalliance en quelque sorte. Yvonne en a été bien consciente quand son mari, lui-même, lui a fait des reproches.

Il a pourtant bien fallu la tenir, la Broussaie, d'un bout à l'autre et la voilà, la belle bâtisse, au bord d'une tranchée, au bord d'un autre monde. Grégoire, son mari n'est plus là depuis tant et tant d'années. Au départ, elle n'avait pas imaginé que la vie avec lui serait aussi facile. Elle s'est même parfois demandé si elle ne lui avait pas fait peur. Peur, oui, façon de parler. Il a été si désagréable du vivant de sa mère ; tout l'agaçait, les bêtes, les domestiques, la ferme entière, finalement. On sentait qu'il ne savait pas quelles décisions prendre pour l'avenir de la ferme. Des terres éparpillées, du sable, du gravier, les meilleures pièces malcommodes d'accès. Une année, c'était l'élevage, puis trois ans plus tard le retour aux vaches laitières ; à nouveau les bêtes à viande, et enfin il s'était calé sur les vergers. Après la mort de Marthe, il n'a plus été aussi irritable. Jusqu'au bout, sa mère s'était occupée absolument de tout ; et le départ du commis, finalement, l'avait soulagé. Émile, sans peut-être le vouloir avait été le vrai patron. De la droiture et du travail à vous rendre coupables de fainéantise et ça, tous les jours. Yvonne se repose la même vaine question sur *le destin de notre Émile*. Émile qui n'a plus donné de nouvelles. Quelques années après son départ, Yvonne a dû admettre que, probablement, l'attachement que leur vouait Émile n'avait pas résisté longtemps à l'éloignement. Le commis s'est vite senti autorisé à les oublier, eux, les Forthier. Mais tout cela est effacé.

Yvonne n'a pas renoncé à chercher les raisons de croire à des temps meilleurs, à des temps sans guerres. C'est quelque chose de difficile à imaginer, illusoire même, car elle ne se résout pas à constater que l'oubli vient vite sur la barbarie d'un temps qui n'est pas si lointain. Une peine impossible à dissiper l'accompagne, et parfois l'étouffe. Rachel n'est pas

revenue. Une jeune femme parmi des millions d'êtres sincères, innocents, courageux. Yvonne, elle, restée comme une chanceuse, alors qu'il lui a fallu vivre sous une étrange ramure de soupçons. S'arranger d'un voisinage hostile, s'arranger de ses malheurs, dans la grande marmite où mijotent les autres malheurs du monde.

Elle songe aux désastres qu'a apportés la guerre de 14-18. Elle n'a pas connu le patron de la Broussaie, Joseph Forthier, ou plutôt elle était alors bien trop jeune pour s'en souvenir. Mort en 21, Joseph était rentré de la guerre *les poumons vrillés par les gaz*, a résumé Marthe, sa femme, toujours impressionnante de force et de sérénité qui, aussi souvent qu'elle a pu, n'a pas manqué non plus de préciser à Yvonne : *Joseph est mort, ta mère est partie, et j'en ai mis du temps à te faire revenir ; d'abord pour des grandes vacances et puis, tu vois, tu es restée.*

Il a fallu à Yvonne un peu de temps pour comprendre que, sa mère ne s'était guère vu d'autre choix que de la *placer*, elle, la petite bâtarde, ici même, à la Broussaie. Que Valentine – c'est incidemment par ce prénom qu'elle a vite désigné sa mère – n'avait jamais eu *besoin* de sa gamine. *Ma mère n'a jamais eu besoin de moi.* C'est pourtant simple et Yvonne aurait dû s'en rendre compte beaucoup plus tôt à la façon dont sa mère la prenait à témoin – sans la regarder. Oui, sans la regarder, pour lui parler d'un *infâme* ; lui parler d'une dame, à la campagne, qui s'occuperait d'elle. Enfant, Yvonne ne s'est jamais sentie obligée de se demander ce que veut dire *nymphame*, qui a sûrement à voir avec la mue d'un insecte ; ni de pleurer sur une forme plus ou moins subtile d'abandon, ni de compatir aux duretés de la vie de sa mère. Yvonne sait qu'elle a eu deux petits frères. Ses courriers tardifs n'ont pas trouvé les bonnes

adresses. De quoi apprendre que l'affection ça ne peut pas longtemps reposer sur du vide, et que c'est bizarre de ne pas s'en remettre complètement.

La seule véritable lettre qu'elle a reçue de Valentine l'a laissée perplexe. D'abord incrédule – Yvonne n'avait pas pensé sa mère aussi instruite – et ce début : *Ma bien chère fille...* Déjà de quoi avoir un vertige. Alors, il faut lire, relire avec de la colère d'abord, et longtemps après, de l'admiration. *Ma bien chère fille, je suis heureuse d'avoir reçu ta demande d'autorisation pour te marier ; tu penses bien que ce n'est pas moi qui aurais la moindre idée de faire obstacle. Tu me fais savoir que madame Marthe m'invite à ton mariage ; mais il faut que tu comprennes que ce n'est pas possible. Tu as peut-être deviné que je n'ai jamais aimé cet endroit. Si je ne t'ai jamais parlé de ton père c'est que je n'ai vraiment pas grand-chose à en dire, à part qu'il s'appelle Marcel Leclain. Mais tu as dû le savoir par madame Marthe. C'est malheureux. Je dois m'excuser auprès de toi, car je t'ai renvoyée à la campagne par facilité ; je vois que tu t'es bien débrouillée et mieux que moi. Malgré ta réussite tu as toutes les raisons de m'en vouloir. Quand tu étais petite, je t'ai raconté que je voulais être danseuse. Je crois que je suis restée sur ce rêve. On ne refait pas son caractère. Je peux te dire maintenant que tu m'as toujours étonnée par tes silences. Tu n'avais jamais l'air d'être là. Tu as certainement eu raison. Quand on a une mère qui ne sait pas s'y prendre, ça peut difficilement être autrement. Je te prie de ne pas te fâcher de ce que je te dis car il y a plus terrible que notre pauvre histoire, puisqu'il est question de guerre et qu'elle ne devrait pas tarder à être déclarée. On oubliera vite nos malheurs de naissances. En attendant, prends, ma fille, tout le bonheur que tu peux. Dis mon bonjour à Marthe et à ton futur.*

Ma chère fille, je te souhaite tout le bonheur possible. Je t'embrasse bien fort. Ta mère, Valentine.

Je te joins l'autorisation signée du Maire.

La première réaction d'Yvonne a été de déchirer la lettre en quatre ; à cause de *cet endroit*, à cause de *tes silences* à cause d'une sorte de brutalité. Puis elle l'a recollée en pleurant. En pleurant d'un chagrin inconnu. Père, mère et elle-même, chacun l'inconnu des deux autres. Yvonne n'a pas besoin de réviser ni de reconstruire son parcours, bien solitaire à ses débuts. Elle a été un moment l'objet d'une curiosité bienveillante. Quelques personnes lui ont dit se souvenir vaguement de sa mère, *la fille Mercier. Une fille-mère à pas de chance*. Justement, Yvonne n'a pas aimé les questions et les soupirs apitoyés. Et puis tout le monde a oublié Valentine. Alors la curiosité, les jugements se sont tournés vers elle, Yvonne, sa gamine, la protégée de Marthe, qui est trop fière, trop distante. Peut-être que ce n'est pas faux. Parce qu'elle n'a pas eu besoin de plus de sollicitude que celle qu'ont pu lui offrir et la patronne de la Broussaie, Marthe Vignot-Forthier et madame Charles, la maîtresse d'école. Peut-être qu'au village, on en a voulu aussi à Marthe d'avoir eu de l'affection pour une gamine de rien, qui très vite a fait sa prétentieuse, comme une héritière. Quant à la maîtresse d'école, sa réputation de sévérité, ses exigences de ponctualité, de tenue – de la propreté des mains jusqu'à celle des chaussettes – ont bousculé des habitudes, surtout quand elle s'est mis en tête de vouloir scolariser les gamins gitans de la Croix Penchée. Toutefois, cela s'est apaisé à l'énoncé des résultats au certificat d'études qui ont surpris par leur excellence. Ainsi la maîtresse d'école a ouvert la voie à un départ aux grandes études aussi bien pour les enfants du boulanger

que pour ceux des ouvriers agricoles. Les dénigrement ont pratiquement cessé.

La fatigue de vivre, pense Yvonne, résulte de toujours vouloir se chercher des raisons, des excuses, de meilleurs arrangements pour tout ce qu'on a vécu. Il en faut de l'énergie pour remiser ses souvenirs. Pour se défendre, pied à pied, devant les avancées de la vieillesse. Elle vient pourtant de passer deux bonnes années sans gros ennuis de santé, sinon Lucie aurait pu vouloir lui trouver, et rapidement, une maison de vieux ; François-René semble prendre un meilleur chemin ; Serge a réussi tous ses examens ; Yvonne n'a plus qu'à se demander s'il va attendre encore longtemps avant de lui présenter sa *bonne amie*.

La vie finissante est malgré tout encore faite de grandes émotions. Les petits-enfants réveillent de nouvelles espérances. Serge va venir. Six ou sept fois par an, Yvonne se prépare : *Serge ne va pas tarder*. Elle ne parle pas toute seule, elle ne radote pas ; non, à mi-voix, elle inscrit une attente, elle en prend toute la mesure ; ce n'est qu'ensuite, bien des jours plus tard qu'elle soulignera, dans le calendrier, un par un, les jours où il a été là. Oui, elle saura toujours l'attendre – qu'il l'ait prévenue ou non. Yvonne s'attarde sur des pensées qu'elle veut apaisantes, fait surgir un jeune homme, son allure, sa gravité ; elle reconnaît en lui quelque chose d'une sévérité qui le vieillit et en quelque sorte le rapproche d'elle. Yvonne a toujours jugé cet enfant sérieux et méritant. Mystérieux aussi. Une silhouette qui s'efface et revient. Une voix si étrange, dont elle tente de saisir l'écho. Parce qu'elle ne sait comment lui donner quelque chose – au mieux de ce qu'elle peut, elle a eu très vite en tête de sauver la Broussaie, rien que pour lui. Non, pas tout à fait la Broussaie, mais le lot d'en bas, la grange et une

minuscule maison, près du lavoir de l'Ombellie, le lieu que Serge affectionne le plus. Avec l'arrivée de l'autoroute, le gel des terres en location, Yvonne a perdu une grande partie de ses ressources. Sa fierté qui lui commande de ne rien demander à personne et surtout pas à ses enfants et de tout faire pour demeurer à cet endroit – jusqu'au bout, et au bord de la grande blessure – place Yvonne dans l'obligation de remettre en état le corps de maison et, en particulier, de faire réparer la toiture. Pour cela il faut qu'elle vende un peu de biens. Vendre le seul endroit qui vaille encore un peu d'argent. La part de Serge.

Au fond d'elle-même, elle a aussi la conviction que son devoir est de conserver à la ferme sa fière allure des années trente. C'est ce qu'elle va tenter d'expliquer à Serge. Lui, qui est toujours venu naturellement. Yvonne le voit d'ici avec sa tignasse bouclée, façon gitan, ses pas, ses gestes si rapides qu'ils effacent vite un air sombre. Elle espère qu'il comprendra son plan.

Justement, Serge ne devrait plus tarder. Yvonne doit se préparer. Et lui dire ce qu'elle a prévu pour la grange d'en bas, le pré de l'Ombellie. Il devinera vite que c'est aussi pour aider à payer les dettes de loyers de son père. Il le lui avait dit, pourtant, de ne signer aucun cautionnement. Il va lui demander si elle a préparé un civet. Pour rire, il soulèvera le couvercle de la cocotte.

Il ne peut pas bien se rendre compte de ce qu'elle a vécu, elle, la vieille agricultrice. Rien n'a été facile à la ferme. Il y a des choses qu'elle n'est jamais parvenue à faire dans l'indifférence. Avec son *Opinel* elle a tué des quantités de lapins ; une peine chaque fois recommencée. Les gestes s'enchaînent prestement. D'abord assommer la bête, détourner puis arracher doucement l'œil et, de la cavité, laisser pisser le sang,

indispensable au civet. Après deux soupirs réellement compassionnels, elle secoue un peu la bête comme pour l'aider à effacer les derniers sursauts d'agonie. Décidément, ce sont des choses qu'on ne fait jamais par plaisir. Elle sait qu'il n'y a plus de vin dans la cave. Après la mort de Grégoire, la réserve a été vite épuisée. Yvonne se débrouille autrement ; mais il n'y a rien à faire, les civets n'ont plus eu le même goût.

Il lui vient une longue pensée pour son mari. Quand elle a été dans l'obligation d'arracher la vigne elle a sauvé quelques pieds de *baco*, d'*oberlin*, mais elle a raté la reprise d'un plant de *noah*, lui aussi interdit ; plant dont Grégoire faisait grand cas. Yvonne le revoit dans sa vigne. Il venait en quelque sorte s'y délasser ; comme on vient chercher une récompense après tout ce travail dans les vergers. Les plantations renouvelées avec de nouvelles variétés plus tendres que les *reinettes*, c'est l'arrivée, le triomphe des *goldens* et eux, les Forthier, seront dans les premiers arboriculteurs à réussir d'incroyables récoltes. Une année en particulier, quand la grêle avait ravagé les autres domaines alentour et épargné les terres de la Broussaie. C'est cela aussi la campagne, des coups de chance et de malchance et, en 72, l'accident de Grégoire, au retour du marché. Pour elle, la douleur ravalée, toute cette énergie qu'elle a dû fournir pour tenir pendant une bonne dizaine d'années. Payer Armand Brisset, qu'elle a appelé son régisseur, et les saisonniers, les charges sociales, et puis les traitements, les engrais – juste pour qu'il ne lui reste même pas de quoi remplacer les ardoises tombées à la dernière tempête. Il a mieux valu arrêter.

La vieille femme se poste devant le miroir à trois faces dont elle rétablit l'imperceptible défaut d'aplomb. Pendant des jours, le visage de Grégoire s'est inscrit avec une grande précision sur le rabat de gauche ; à l'endroit où il se plaçait

pour profiter de la lumière et où il prenait tout son temps pour se raser. Maintenant, c'est un visage flottant qui s'inscrit. Le matin, il y avait ce curieux moment où tous deux se parlaient par miroirs interposés ; de vrais moments, songe Yvonne. Mieux se voir, mieux se parler ainsi. Pas étonnant qu'elle ait eu envie de replier le triptyque désormais muet, puis elle a résolu de regarder la vie de front, de ne pas avoir peur de souvenirs aussi violents.

Elle poursuit son soliloque dans un inaudible murmure. Parfois elle s'autorise un clignement d'œil à destination de son *mirage*. Elle vérifie que ses cheveux sont bien tirés ; elle ne supporte pas ces envolées de mèches pas totalement blanches et c'est bien dommage ; sa coquetterie est de ne rien cacher d'un visage finalement pas trop entamé par ces taches noisette qui colorent ses mains ; ses yeux lancent encore des éclats d'acier. Il est habituel de penser que les yeux bleus sont doux, mais Yvonne a vite surpris tout le monde par ses regards franchement incisifs ; elle n'a sans doute pas souhaité être intimidante, pourtant c'est ainsi qu'elle a toujours été regardée.

C'est impossible de se voir exactement comme on est. Yvonne passe ses mains sur ses joues amaigries, elle esquisse un sourire à l'adresse de son vieux visage qu'elle déclare moche et encore vivant. Ne cherche plus les faux airs d'un père ou d'une mère – dont on lui a tant rebattu les oreilles. D'ailleurs, il y a plusieurs nuits, elle a envisagé d'en finir avec ce chignon. Là, se regardant, elle est sûre que c'est le bon moment ; à la fin du mois elle va prendre rendez-vous chez le coiffeur pour une coupe simple, qui fera du bien à ses cheveux et pas seulement ; à l'idée qu'elle pourrait tomber sérieusement malade, elle n'a pas envie qu'on lui tripote la tête. Même juste après sa mort ; c'est ainsi, on a le droit de tout envisager ; et elle s'en amuse

À se demander ce qui peut bien les pousser à ces équipées aléatoires.

La pluie va cesser devant l'avancée d'un ciel plus mauve que rose, mais tout s'effiloche très vite vers ce bleu-gris si ordinaire, si rassurant : *Demain, je verrai bien s'il y a encore de la magie. Et tous les jours à suivre. Où que je sois.* Maintenant Serge traverse en courant le pont animalier ; il vérifie une nouvelle fois qu'il a bien l'*Opinel* dans sa poche. L'aube est fraîche et revigorante.

Ouvrage réalisé par
les Éditions du Rouergue et le Studio Actes Sud